

TRIBUNE DE GAUCHE

changer

Le couple et la durée

Réflexion
sur un fait social





La qualité
de la grande marque.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des
adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et
s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs
ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne,
Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie
O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne
Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de
Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées,
01600 Trévoux (France).

France : 68 bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS

annuels (12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF. 90 ou Fr.s.

27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF. 100

ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens :

FF. 40 ; Fr.s. 15. - ; FB 280.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116
Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P.
32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123 rue Th. de
Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-
40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Chan-
ger »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune
de Caux », 387 chemin de la Côte Sainte-Catherine,
Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 5 000
francs CFA (abonnement avion) ou 4 500 francs (par
voie maritime) à « Changer » (68 boulevard Flandrin,
75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer en
définitive que par la transformation des hom-
mes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir
un dialogue fécond là où règne l'antagonisme,
de guérir les hommes de leurs préjugés et de
leurs haines jusque dans l'arène sociale et
politique ou dans les relations internationales.
Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plu-
sieurs décennies par des personnes animées
par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se
veut ouvert à des hommes de toutes croyan-
ces dans un respect mutuel et en vue d'un
combat commun pour un avenir meilleur.*

Instruire ou éduquer

Nous recevons de Mme Dentan, de Genève, une longue lettre concernant notre numéro spécial sur l'éducation (mars 1984). Nous en reproduisons ici les principaux passages et demandons à l'un des responsables de l'Association pour un éveil à la responsabilité à l'école, dont les idées sont mises en cause, de répondre.

« Rarement m'arrive-t-il d'être aussi désarmée devant la prise de position d'un journal dont je croyais connaître l'orientation. Mais cette fois-ci, je ne comprends pas la position de *Changer*. Je ne comprends pas la confusion entre instruire et éduquer, je ne comprends pas qui veut en venir où (...)

« En effet, lentement et insensiblement, l'éducation a pris le pas sur l'instruction dans nos écoles. Les nouvelles théories scolaires se basent sur trois piliers : le savoir, le savoir-faire, le savoir-être, les deux dernières formules allant s'intensifiant au détriment de la première (...).

« Le *savoir-être*, ce n'est pas ce que nous, bons chrétiens ou qui essayons de l'être, pensons : ce n'est pas la politesse, l'honnêteté, la bonne camaraderie... là nous serions tous d'accord. Ce *savoir-être*, indiqué dans nos plans d'études en Suisse romande sous l'entête *comportements à acquérir* est une formation socio-politique de l'individu. (...)

« Le plus dangereux de cette théorie du *savoir-être*, à mon avis, c'est que, dans cette critique que l'on forme les jeunes à porter sur leur monde, il n'y a jamais la moindre incidence sur eux-mêmes et les changements que pourraient signifier *en eux* la création d'un monde différent. Ce sont toujours les 'autres' qui sont responsables. (...)

« Tel que je le vois pratiqué sur mes propres enfants, entre autres, le *savoir-être* est une manipulation des sentiments des jeunes. Lors de certaines votations en classe, ou lors de certains travaux d'histoire, le jeune doit avoir beaucoup de caractère pour soutenir une position différente de celle du maître.

« Notre objectif pour nos enfants n'est-il pas qu'ils deviennent des hommes et des femmes libres devant Dieu – et cela c'est le contraire d'un *savoir-être acquis*. Seule libère une relation vivante avec le Créateur. (...)

« Une question fondamentale se pose à nous parents : Attendons-nous de l'Etat qu'il prenne en mains l'éducation de nos enfants ? Alors, c'est insensiblement le système chinois vers lequel nous nous dirigeons. Ou attendons-nous de l'école qu'elle *instruise* nos enfants, et voulons-nous garder (ou redonner) à la cellule familiale son rôle de formation à la vie, son rôle de point de départ de l'apprentissage des relations humaines ? »

Réponse de M. Jacques Jaulmes :

« Sans doute, il serait facile d'évoquer la différence de situation, de parler d'une France profondément déchristianisée et d'une « laïcité » étroite qui interdit de prononcer le nom de Dieu en classe ; mais je ne suis pas sûr que le vrai problème soit là ; car les programmes se ressemblent. Je me bornerai à formuler simplement trois remarques.

1) Il est impossible de séparer instruction et éducation (cf. *Changer* n° 138 : « Etre ou ne pas être tuteur ? »). D'autre part, plutôt qu'un cloisonnement des tâches où la famille éduque et l'école instruit, il nous paraît plus fructueux et préférable pour l'enfant que l'une et l'autre s'entendent pour collaborer étroitement à l'instruction et à l'éducation.

2) Le *savoir-faire* est inséparable du *savoir* : comment réussir en mathématiques si on ne sait pas matériellement présenter sa démonstration ou ses calculs ? Et à un certain niveau le rôle des études littéraires consiste plutôt à apprendre à se former une opinion et à l'exprimer qu'à retenir des noms d'auteurs et des titres d'œuvres.

3) Quant au *savoir-être*, nous admettons avec votre correspondante que tout projet éducatif risque d'être perverti : le professeur cité dans sa lettre qui, sous couvert d'apprendre un *savoir-être* à ses élèves, cherche à les manipuler habilement pour qu'ils adoptent ses points de vue, trahit consciemment ou inconsciemment sa mission. Nous savons aussi hélas ! qu'aujourd'hui encore une éducation prétendue chrétienne peut déboucher sur l'intolérance et le racisme. Cet apprentissage nous semble essentiel dans un monde qui se déshumanise sous la pression des techniques nouvelles, des « média » et d'une bureaucratie sans cesse croissante. Voulons-nous réduire nos enfants à l'état de producteurs-consommateurs dûment fichés et informatisés ou bien en faire des personnes responsables de leur destin, de la vie de leur pays et du monde de demain ?

« Nous sommes reconnaissants à votre correspondante de cette lettre et nous sommes persuadés que, si elle relit les textes que vous avez publiés, elle verra que nos positions ne sont pas si éloignées des siennes. »

Précisons que « *Changer* » a reçu plusieurs lettres encourageantes et même enthousiastes – de Suisse comme de France – au sujet du numéro spécial sur l'éducation.

A TRAVERS CHAMPS

Un bras...

C'est un petit groupe d'agriculteurs passionnés qui se réunissent périodiquement, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour étudier l'évolution de leurs cultures de céréales avec un spécialiste très qualifié de la Chambre d'Agriculture et discuter des améliorations à apporter à leur pratique culturale.

La dernière réunion avait lieu chez un professionnel de grande classe, un homme visiblement heureux, visage épanoui et tanné sous une épaisse chevelure blanche.

Il est seul pour cultiver 60 ha de maïs et de céréales et pour soigner trois lots de vingt taurillons, veaux sevrés qu'on fait grossir rapidement pour les abattre à dix-huit mois. Cela représente du travail quand on n'admet que les très hauts rendements... Cependant, l'homme travaille seul... et avec son seul bras gauche. Car il a perdu le droit, happé et arraché par la batteuse quand il travaillait comme gamin, chez son père...

Naturellement, il faut que la tête travaille sans cesse pour compenser le bras manquant. Il faut trouver des procédés pour arriver à tout faire, aussi bien ou mieux que les autres, avec ce seul bras gauche...

Et c'est peut-être cette intense activité de l'esprit acceptant le handicap corporel comme un défi supplémentaire qui produit à la fois réussite professionnelle et joie de vivre contagieuse.

Philippe Schweisguth

Les nations qui le bordent totalisent la moitié de l'humanité

Le Pacifique, hier et demain

Pour notre numéro consacré à l'action mondiale du Réarmement moral (n° 150, avril 1984), nous avons demandé au journaliste australien Chris Mayor un article sur le Pacifique. A cause du manque de place, et surtout à cause de l'intérêt particulier que revêt cet article, nous avons décidé de le publier à part

Lorsqu'en l'an 1487, Bartholomée Dias, suivi de peu par Vasco de Gama, franchissait le cap de Bonne Espérance, les Portugais mettaient un terme au monopole vénitien sur la route des Indes, par laquelle parvenaient en Europe les épices des îles d'Asie du sud-est. C'était aussi le signe avant-coureur de l'invasion de l'océan Pacifique par les puissances européennes. En 1519 Ferdinand Magellan contournait le cap Horn et atteignait l'île de Guam. Il était le premier Européen à traverser le Pacifique. Les dés étaient jetés.

Par nécessité, hélas, ces marchands aventuriers travaillaient avec des équipages faits d'hommes brutaux et violents. Leur survie en dépendait. La flotte de Magellan comptait sept navires et deux cent quarante-cinq hommes. Trois ans

plus tard, ne revenaient au port qu'un navire et soixante-quinze hommes...

Pilleurs et ripailleurs

« Personne n'a jamais enduré de telles épreuves physiques, et ce pendant aussi longtemps, que les compagnons de Magellan lors de leur traversée, qui fut la plus épique des grandes découvertes, écrit Glen Barclay dans son Histoire du Pacifique. Ainsi, ajoute-t-il, la culture et la religion européennes ont-elles été introduites dans le Pacifique par une bande de mécréants ripailleurs et pilleurs, malades et sentant mauvais. »

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que de tels « ambassadeurs » du

vieux monde se soient heurtés violemment aux indigènes qu'ils rencontraient sur leur passage. Ainsi, une foule interlope de Portugais, d'Espagnols, de Hollandais, de Français et d'Anglais devait introduire dans la région les maladies vénériennes, la dysenterie et la grippe. Un bien triste début.

Il fallut ensuite peu de temps pour que les Français et les Britanniques assurent leur mainmise sur les îles, tandis que les Espagnols s'installaient aux Philippines, que les Hollandais devenaient les maîtres des Indes orientales et que le protectorat allemand de Nouvelle-Guinée était créé.

Certes, le péché n'est pas une invention européenne. Les populations insulaires étaient loin d'être pacifiques elles-mêmes : guerres polynésiennes, conflits tribaux au sein des populations fidjienne, tongaise et tahitienne, cannibalisme, promiscuité sexuelle, vendettas meurtrières ont de tous temps marqué l'histoire de ces peuples et semblent indiquer que l'homme a besoin de rédemption quelle que soit la couleur de sa peau ou la forme de son totem.

Ironie du sort : les nations de Magellan, de Cook et de La Pérouse ont tendance à ignorer aujourd'hui le Pacifique et son rôle croissant dans les affaires économiques et politiques du monde. Il faut des événements graves, comme la guerre, au Japon, en Corée ou au Vietnam, pour que cette partie du monde fasse la *une* des journaux à Paris, à Rome ou à Londres.

La plupart des Européens seraient bien étonnés d'apprendre que la moitié de la population mondiale (2,2 milliards d'êtres, 47 pays et territoires dont 35 sont membres des Nations Unies) vit sur les rives du Pacifique ou dans ses îles.

Hermann Kahn, le célèbre futurologue américain, estimait que, de même que l'Atlantique avait pris la prééminence sur la Méditerranée au cours du dernier siècle, de même le Pacifique supplanterait l'Atlantique au siècle suivant.

Les trois super-puissances du globe sont chez elles dans le Pacifique, de même que



San Francisco, 1951. Robert Schuman (à g.) et Frank Buchman (à dr.) se rencontrent à l'occasion de la signature du traité de paix avec le Japon.

Armagh, le centre du Réarmement moral en Australie. Des jeunes de sept nations du Pacifique et d'Asie suivent un stage de formation civique et morale.

A droite : les maires d'Hiroshima et de Nagasaki à Caux en 1949. Ils se trouvaient parmi les premiers Japonais à sortir de leur pays.



de minuscules communautés aux cultures très diversifiées. L'opulence et la pauvreté s'y côtoient, la technologie la plus sophistiquée et la paysannerie la plus traditionnelle. Ses ressources minières et humaines sont immenses. Le poisson de ses eaux, le grain et le fruit de ses cultures, la viande de ses troupeaux sont presque inépuisables. Avec en prime la générosité de son soleil et de ses moussons.

Depuis 1979, le commerce des Etats-Unis à travers le Pacifique a dépassé celui de l'Atlantique, talonné de près, pour ce qui est du développement technologique, par le Japon, la Corée, Taïwan, Hong-Kong. Au fur et à mesure que la Chine ouvre ses portes, les perspectives de développement dans cette région s'élargissent. Enfin, une levée de la mainmise vietnamienne sur le Cambodge et la stabilité recouvrée au Salvador et au Nicaragua pourraient en faire une zone véritablement pacifique.

Réconciliations

Depuis soixante-dix ans, le Réarmement moral travaille dans ce sens, formant des hommes et des femmes à créer partout où ils se trouvent une société sans haine et sans exploitation.

C'est en 1915 que Frank Buchman, son fondateur, a fait la première de ses nombreuses visites au Japon, où il a rencontré le vicomte Shibusawa et le baron Sakatani, l'un et l'autre vétérans de la révolution Meiji durant laquelle, à la fin du XIX^e siècle, le Japon est passé de l'ère féodale à l'ère de la technologie moderne.

La même année, Buchman se rendait en Inde. Les trois premières journées de son séjour, il les passait avec un jeune avocat qui revenait tout juste d'Afrique du sud où il menait un combat non-violent contre l'empire britannique : Mohandas Gandhi.

Un an plus tard il était en Chine, où il se liait d'amitié avec Sun Yat Sen, le fondateur de la nouvelle République chinoise.

De nombreuses années plus tard, le travail de réconciliation accompli par Buchman lui valut de recevoir les plus hautes distinctions des gouvernements de Tokyo, de Taïpeh, de Manille et de Bangkok. Car la réconciliation du Japon et de ses anciens ennemis, depuis la dernière guerre mondiale, est un des événements les plus marquants de cette période.

En 1949, c'est à Caux – le centre mondial de conférences du Réarmement moral – que se rendent les premiers Japonais autorisés à sortir de leur pays : en deux ans, cent dix représentants de la vie politique et économique du pays assistent aux rencontres de Caux, où ils sont confrontés à une nouvelle façon de voir les choses. « Avec cet état d'esprit, devait dire un de leurs porte-parole, le Japon peut renaître et devenir une nation aimée du reste du monde. »

Au lendemain de la signature du traité de paix avec le Japon, à San Francisco, Robert Schuman, ministre français des Affaires étrangères, confirmait à Frank Buchman : « Vous avez fait la paix avec le Japon deux ans avant que nous ne la signions. »

La politique du cœur humble

Le Réarmement moral a joué un rôle certain, notamment lors de la conférence de Baguio, aux Philippines, en 1957, dans l'élaboration de la « politique du cœur humble », qui a marqué la diplomatie nippone des années cinquante et soixante et qui a vu le Japon prendre des initiatives audacieuses vis-à-vis de la Corée, de l'Australie, de la Chine et des Philippines. « Ce que nous ne sommes pas parvenus à accomplir en dix ans d'efforts diploma-

tiques, vous l'avez fait ici », devait dire à Baguio le général Ho Ying-chin, ancien premier ministre et ancien commandant-en-chef des armées chinoises.

Au Japon, M. Sogo, alors gouverneur des chemins de fer nippons et « père » du célèbre « Bullet train », ancêtre du T.G.V. français, pouvait dire en 1956 que le succès de la réalisation des objectifs économiques japonais pouvait être « en grande partie attribué aux hommes et aux femmes formés par le Réarmement moral ». Efforts qui se poursuivent aujourd'hui, notamment par l'envoi de délégations de l'industrie japonaise aux conférences de Caux et par la tenue, chaque année, d'importantes rencontres au Japon même.

En Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'action du Réarmement moral a débuté dans les années trente. Aujourd'hui encore des représentants de différents groupes tribaux et régionaux travaillent de concert à parachever l'unité de ce pays où l'on parle sept cents langues différentes ! Pour Alice Wedega, une pionnière de cette action, ce sont cinquante années de patriotisme et de dévouement qui ont permis l'édification de la nation, et cela va du « retournement par le Grand esprit » des tribus de chasseurs de tête aux efforts déployés aujourd'hui pour combattre la corruption et les divisions menaçant cette jeune nation, indépendante depuis dix ans.

Dans tout cela, la formation des hommes joue un rôle capital. Depuis six ans, les animateurs du Réarmement moral en Australie, conscients et convaincus de la nouvelle vocation « pacifique » de leur pays, organisent des stages destinés à des jeunes de cette partie du monde. Ces stages ont été suivis par de nombreux Japonais et Néo-Guinéens, mais aussi des ressortissants des pays suivants : Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie, Fidji, Taïwan, Corée du sud, Hong-Kong, Ma-

laisie, Indonésie, Philippines et Etats-Unis, en tout 120 jeunes originaires de quinze pays différents. Parmi les organismes fournissant des bourses pour ces stages figurent la section régionale d'un important syndicat ouvrier et la direction d'une entreprise de fonderie de Melbourne.

A Fidji et dans d'autres îles du Pacifique occidental, les hommes du Réarmement moral s'appliquent à créer des liens nouveaux entre les différentes communautés ethniques. Dès 1970, le premier ministre fidjien, Kamisese Mara, convoquait dans sa résidence une quarantaine de ses collaborateurs pour une rencontre avec des responsables du mouvement. « Le Réarmement moral a un rôle à jouer au cœur de la société multi-raciale que nous avons aux îles Fidji », devait-il déclarer. Et en 1976, se tenait dans la capitale du pays une rencontre internationale placée sous le thème : « Le Pacifique, une zone sans haine, sans égoïsme, sans peur ».

D'autre pays de la région, notamment le royaume de Tonga, avec sa famille royale, ont accueilli à plusieurs occasions des groupes d'action du Réarmement moral.

Une voie plus radicale que la violence

Aujourd'hui, on a peur, dans le Pacifique, que l'évolution de la Nouvelle-Calédonie vers l'indépendance se fasse dans la violence et que la France, trop absorbée par ses problèmes internes et par la question de la sécurité en Europe, ne parvienne pas à consacrer à cette situation tout le soin qu'elle mérite. A tel point que le conflit des Malouines, né de la situation coloniale d'une petite terre située à des milliers de kilomètres de la métropole, est présent dans bien des esprits. Il serait regrettable qu'un dossier jugé trop complexe soit ainsi mis de côté. Au cours de ces dernières années, une importante immigration, comprenant des Français d'Afrique du nord et d'autres anciennes colonies, ainsi que des Polynésiens de Tahiti et des représentants de plusieurs territoires français d'outre-mer, se sont installés dans l'île. Malgré l'effet que cela a eu sur la démographie, la population indigène canaque se retrouvant pour l'instant minoritaire dans son propre pays, cela ne veut pas dire que le temps ne travaille pas pour elle.

Des représentants des mouvements indépendantistes calédoniens, dont certains ont des liens étroits avec l'Australie, ont été mis au défi par le Réarmement moral de chercher une voie meilleure que celle de la violence pour obtenir la reconnaissance de chaque population indigène à jouir de ses droits et à gérer son pays de façon démocratique. Comme l'a



La démocratie par le palabre. En Papouasie-Nouvelle-Guinée, un élu local interpelle le premier ministre lors d'une réunion dans les montagnes.

dit récemment un dirigeant indépendantiste de passage à Melbourne : « En luttant pour l'indépendance dans la non-violence, nous devons être prêts à être nous-mêmes les victimes de la violence. »

Liberté, Egalité, Fraternité, ces idéaux sont exigeants, quelle que soit la révolution qui les reconnaît comme siens. Aussi longtemps qu'ils ne sont pas atteints dans la vie des nations, leur avenir s'écrira dans le sang.

Les peuples du Pacifique, et c'est une des caractéristiques les plus remarquables de leur culture, apprécient les palabres, les discussions d'un problème autour d'une « table ronde ». Un processus sans doute plus lent que celui de la confrontation et du conflit ouvert. En Occident, nous croyons au gouvernement par le jeu de la majorité et de l'opposition, une conquête historique capitale dans le contexte européen. Mais ce n'est pas forcément un concept qui peut être transposé tel quel dans une autre culture. Est-il parfait, le système qui permet à 51 % des gens de dominer les 49 % restants ? Dans les communautés mélanésiennes et polynésiennes, ainsi d'ailleurs que dans la tradition malaise, on estime qu'il vaut mieux arriver, par le dialogue, à ce que la totalité des gens estiment être la bonne solution, même si cela prend beaucoup plus de temps.

Les peuples du Pacifique parlent de nombreuses langues et sont, certes, beaucoup moins compliqués que les Occidentaux. Ils pourraient donner la preuve de l'efficacité de l'écoute, l'un de l'autre et de l'autorité, indépendante et souveraine, de notre créateur.

Chris Mayor

L'Argentine a

Une re

« **E**N s'installant en 1976, le régime militaire a fait de nombreuses et saines réformes, mais, très vite, son comportement s'est détérioré pour aboutir à la fuite en avant qu'a été l'occupation des Malouines » : c'est un vieux militant syndicaliste qui nous parle. Son syndicat fait partie des vingt dissidents de la Centrale, la Confédération générale des travailleurs. « L'échec militaire ne laissait pas d'autre possibilité que de repasser le pouvoir aux civils, continue-t-il. Quinze jours avant les élections de 1983, beaucoup donnaient le parti péroniste comme gagnant car il avait conservé une aura politique. Mais l'ultime phase de la campagne a permis à Raul Alfonsín de dégager sa stature de président, surtout à la suite de son discours de Rosario, où il a su reconnaître les éléments positifs que le péronisme avait apportés à la situation sociale. Il est apparu comme un rassembleur, ce qui lui a permis de largement déborder les limites du parti radical dont il portait les couleurs. »

L'orgueil des justes

Après cent jours de démocratie, les Argentins semblent prêts à donner leur confiance à leur nouveau président. A preuve la manifestation organisée le 23 mars pour fêter ses cent premiers jours de pouvoir ; un événement qui a littéralement paralysé la capitale.

A Buenos Aires, c'est dans un cadre hors du temps que nous suivons l'actualité immédiate. A la suite de l'expulsion des Jésuites en 1767 par Carlos III, une femme de foi voulut continuer dans l'Amérique espagnole la tradition des exercices de Saint Ignace en érigeant des maisons de retraite. La dernière qu'elle créa, celle de Buenos Aires, conserve dans ses murs récemment blanchis toute l'atmosphère coloniale de sa construction en 1799. Elle dispose ses cellules, ses chapelles, sa salle de chapitre, ses réfectoires autour de six patios, parfumés de jasmin, à l'ombre de palmiers. La cloche conventuelle égrène le temps séculaire. De l'autre côté du mur, dix voitures de front fonce dans chaque sens, sur la grandiose avenue du 9 juillet, à côté de laquelle les Champs-Élysées paraissent une artère de province. C'est là qu'en ce début d'automne austral, du 21 au 25 mars derniers, sous l'égide du Réarmement moral, les représentants de différentes composantes de la société argentine se sont retrouvés.

Près cent jours de démocratie

Conférence internationale à Buenos-Aires

Tout un groupe de femmes de Buenos Aires s'est notamment fait remarquer. Parmi elles, Mme Frondizi, épouse d'un ancien président de la République toujours actif dans la politique. Elle était accompagnée de diverses personnalités féminines associées au milieu gouvernemental. L'une d'elles, l'architecte Eulalia Saraco, a raconté qu'à l'âge de 20 ans elle avait fait connaissance du Réarmement moral, avec tout l'enthousiasme de la jeunesse. «Cependant a-t-elle dit, je ne voyais pas en quoi j'avais besoin de changer. C'est pourquoi j'ai manqué une vraie rencontre avec le Réarmement moral. Je me suis mariée, je suis allée en Patagonie, j'ai travaillé dans des mouvements chrétiens, mais je n'ai pas vraiment réussi dans mon œuvre de bienfaisance. Pourquoi, me suis-je demandé récemment. Et pourquoi, également, nous autres «libéraux», qui bénéficions d'une formation culturelle et d'une éducation morale, nous sommes restés inefficaces ces dernières années. J'ai trouvé la réponse : à cause de notre orgueil. Nous avons connu l'orgueil des justes, qui fait regarder les autres de haut, les autres peuples d'Amérique latine, les *têtes noires* (indiens ou métis). Le problème argentin est un problème de manque d'humilité. Nous votons pour un parti contre l'autre. Nous réagissons avec amertume aux défauts des autres, sans nous rendre compte de notre propre pauvreté morale. Cette nouvelle rencontre avec le Réarmement moral, cette prise de conscience du besoin d'humilité, je veux les transmettre autour de moi, dans les familles, les écoles, les partis politiques. Car c'est à ce prix que l'Argentine, l'Amérique tout entière changeront.» A la suite de ces propos, une participante de Sao Paulo, qui a fait allusion à la rivalité traditionnelle entre le Brésil et l'Argentine, a été profondément touchée et a déclaré que toute amertume était balayée de son cœur.

Un élément marquant de la conférence a été la participation d'un groupe de représentants du monde agricole, secteur absolument vital dans l'économie du pays. Parmi eux, l'ingénieur agronome Molina, un des organisateurs de la rencontre de Buenos Aires, ainsi que l'ingénieur Alberto Roth, d'origine suisse, spécialiste latino-américain de la conservation des sols. Le docteur Restano, qui se préoccupe de la santé et de la nutrition des enfants dans une région pauvre du nord de l'Argentine, est intervenu lors d'une réunion consacrée à l'alimentation et l'agriculture : « Les solutions techniques exist-

tent. L'obstacle est principalement d'ordre moral », a-t-il déclaré.

En marge de la conférence, les participants venus de l'étranger ont pu visiter plusieurs *estancias*, dans ce pays où une exploitation de 2 000 ha est considérée comme petite.

Convivialité

Un grand groupe d'Uruguayens était aussi présent. Parmi eux les acteurs d'une pièce intitulée « Pourquoi ne m'écoutes-tu pas ? », traitant de conflits familiaux. Lors de la séance d'ouverture, dont le thème était « L'Art de la convivialité », l'un des membres de cette délégation s'est exprimé : « La convivialité passe par la discipline de l'écoute et l'inspiration divine. » Le témoignage de cette femme avait la force de l'expérience ; elle venait en effet de traverser une grave crise conjugale. L'été passé, elle s'était rendue en Suisse pour participer aux rencontres de Caux. Un mois après son départ, elle avait reçu une lettre de son mari. Il écrivait que Dieu et la distance font des miracles, qu'il l'attendait et que leur décision de se séparer n'était plus valable. Leur foyer participe maintenant au combat du Réarmement moral et ils font profiter d'autres de leur expérience de convivialité retrouvée !

Lino Cortizzo, président de la Confédération générale des travailleurs d'Uruguay, a parlé du rôle de l'industrie dans la

création d'une société fondée sur le service des autres : « On ne doit pas avoir peur du mot révolution. Depuis les origines de l'homme, les plus forts ont dominé les plus faibles et les révolutions se sont succédées pour mettre fin à ces dominations. Mais les révolutions se sont trahies en établissant de nouvelles dominations. La révolution française a engendré Napoléon. La révolution bolchévique a donné de nouveaux tsars déguisés en dirigeants ouvriers, prônant l'intolérance contre ceux qui pensent différemment et les envoyant dans les hôpitaux psychiatriques ou dans des camps. En 1848 Karl Marx, par le manifeste communiste, a lancé l'idéologie de la lutte des classes. Pour résoudre les problèmes du monde, par exemple, je devrais moi, syndicaliste, casser la figure au patron, détruire son entreprise, l'obliger à la fermer. Ce genre de révolution doit être détrôné par une révolution dont le succès ne repose pas sur des cadavres mais qui donne à chacun sa juste place dans la société. Le changement des mentalités est la révolution la plus importante dont le monde ait besoin. »

M. Cortizzo est aussi intervenu plus tard aux côtés de son épouse. Ils ont raconté comment leur union, qui durait depuis trente ans et leur avait donné quatre enfants, avait failli se briser pour toujours, mais que depuis quatre mois ils étaient de nouveau ensemble, et pour de bon !

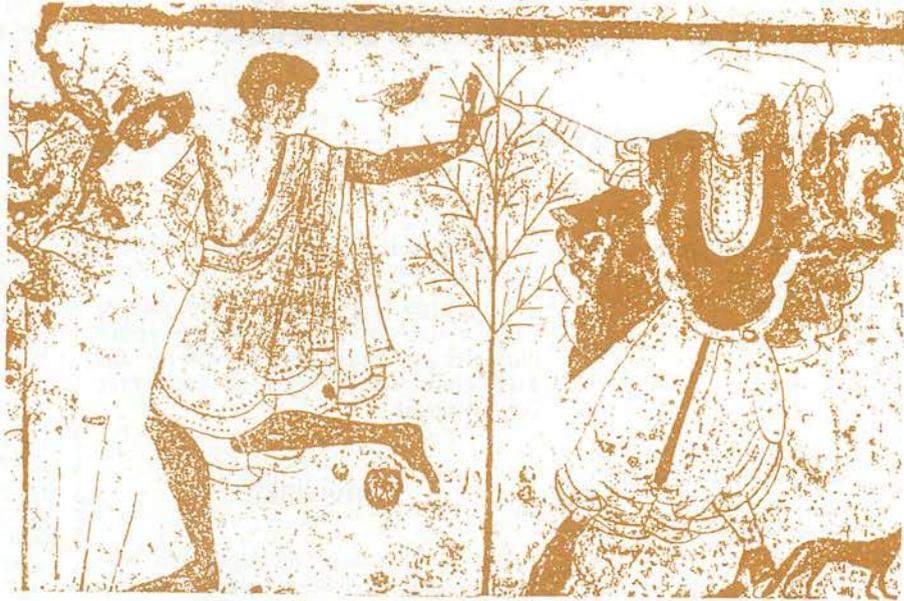
Des groupes de participants aux journées de Buenos Aires ont aussi pu rencontrer des personnalités diverses : dirigeants syndicaux de tous bords, dockers, députés péronistes.

Encouragés par l'esprit de la conférence, de jeunes Uruguayens ont fait connaître leur désir d'organiser pareille rencontre chez eux, à la fin de l'année, avec l'aide d'amis argentins, brésiliens et d'autres pays voisins.

Michel Sentis

La « Maison des Exercices », à Buenos Aires, où s'est déroulée la rencontre du Réarmement moral, est un des témoins de l'époque coloniale. Sur notre photo : une des chapelles donnant sur l'un des six patios.





Un couple dansant. Motif étrusque (V^e siècle avant J. -C.)

Le couple et la durée

par Philippe Lasserre

PARLER de la durée dans la vie du couple en 1984, c'est aller à contre-courant. Les statistiques (doublement du nombre des divorces en dix ans en France, diminution du nombre des mariages, extension rapide de la « cohabitation juvénile »), les modes de pensée (refus de l'engagement, peur de l'avenir), la libéralisation des mœurs, tout va dans le même sens : un couple qui dure et, à plus forte raison, un mariage pour la vie apparaissent aux yeux de beaucoup comme un anachronisme.

Mais ceux qui acceptent, pour eux-mêmes, et le mariage et la durée, se montrent ouverts et tolérants envers les plus jeunes, se disent compréhensifs devant leur peur de s'engager, leur refus de l'hypocrisie qui, il faut bien le dire, a marqué et marque encore la vie conjugale de bien des ménages.

Posons les choses carrément : cet article est une prise de position claire en faveur de la durée dans la vie du couple au sein du mariage et non sous une forme plus ou moins vague d'association.

« La désintégration de la notion de mariage et la destruction de la cellule familiale sont à mes yeux une menace plus grave pour la société que la menace nucléaire. » L'homme qui s'exprime ainsi est un pasteur anglais, remarquable « médecin des âmes ». Des quelque soixante couples dont il a béni le mariage, aucun n'a connu le divorce. Un record !

Quand on y met le prix, et c'est notre conviction, la déroute n'est pas inévitable, la durée est source

d'enrichissement et d'épanouissement et non de sclérose et d'échec.

C'est pourquoi nous aimerions, dans ces pages, affirmer une triple réalité à propos de la durée dans le couple, avant de céder la parole à un couple de fiancés, puis à une femme qui a derrière elle cinquante-quatre années de mariage.

Une aspiration réelle

La durée, il suffit d'ouvrir les yeux autour de soi pour s'en apercevoir, correspond à une aspiration réelle et profonde chez tout être humain. Tout en se heurtant à de nombreuses autres forces allant dans le sens contraire, elle est inscrite dans notre nature d'hommes et de femmes. « On reste toujours marié à sa première femme », nous a dit un jour un homme que son divorce, suivi d'un deuxième mariage, avait profondément traumatisé.

Nous nous entretenions récemment avec un jeune couple de « cohabitants » dont le refus de l'engagement à vie que représente le mariage semblait humainement justifié, vu les difficultés d'enfance connues par chacun. L'un et l'autre avancèrent, en des termes très catégoriques, les raisons qui les poussaient à refuser la durée dans leur relation : raisons matérielles et financières, certes, mais aussi l'absence de modèle convaincant parmi les jeunes de leur génération, la peur de l'avenir, l'état de la société. La jeune femme s'associait pleinement à l'argumen-

Un couple qui dure, un mariage pour la vie, sont pour beaucoup un anachronisme.

tation du jeune homme. Soudain celui-ci laissa échapper : « Si un jour je gagne assez, ce sera pour ma femme et mon enfant.

– Tiens, tiens, s'exclama aussitôt la jeune femme ; *ta femme, ton enfant ?* » Comme si cet « aveu » du garçon correspondait à un profond désir en elle, dont elle s'était bien gardé de parler, par peur d'être en désaccord avec son ami, voire de le perdre précisément à cause de ce désaccord.

Complexité de la nature humaine... Incertitudes de ces jeunes à qui la société d'aujourd'hui, toute braquée sur la jouissance de l'instant, n'offre guère de garantie d'avenir...

Il s'agit donc de méfiance à l'égard de tout engagement trop exigeant, que ce soit vis-à-vis d'une autre personne ou d'une institution (le mariage par exemple). C'est « l'allergie à la décision, l'anesthésie des pentes douces », comme le dit le juriste Jean Carbonnier. « Ceci est compréhensible, devait aussi dire notre pasteur anglais, car de nombreux engagements humains se font sur la mauvaise base. Et pourtant, une vie dépourvue de toute allégeance reste pauvre, sans but et, en fin de compte, stérile. Autant j'aime chez les gens le besoin de liberté, de souplesse, le désir d'acquiescer une certaine expérience, autant j'estime que la société va vers un désert où il n'y aura plus ni point de repère, ni route à suivre si l'homme ne s'engage pas à respecter certains engagements fondamentaux, parmi lesquels je compte le mariage et la prêtrise. »

L'homme, la femme, doit donc choisir entre la durée d'une part, qui s'assimile souvent à la fidélité (à un conjoint, à un engagement), et d'autre part la tentation de vivre l'instant, de prendre au lieu de donner, de jouir au lieu de créer, de consommer au lieu d'aimer.

Condition de créativité

Deuxième réalité : la durée est condition de croissance et de créativité. La croissance du couple, le raffermissement, voire le changement du caractère de l'un et de l'autre sont-ils possibles si la durée ne force pas à franchir l'obstacle ? Sans elle, l'un des partenaires peut éluder le défi, se priver d'une expérience formatrice et, en brisant le couple à un tel moment, causer des blessures douloureuses et longues à guérir. Lors de la prochaine crise qui, inévitablement, se présentera à lui, il n'aura pas été préparé, fortifié par la précédente. Ce sera, à nouveau, l'esquive.

Rejetant l'idée que l'harmonie conjugale s'atteint d'emblée, Jean-Pierre et Christine Nave, de la Communauté du Chemin neuf à Lyon, rappellent dans un article de la revue *Tychique*, que la « la marche quotidienne, avec les meurtrissures du chemin, tout ce travail d'approfondissement, de vérité et de pardon occasionné par nos difficultés constitue un trésor précieux. C'est le creuset où se forge un amour authentique, poursuivent les auteurs, où grandit la confiance, où s'éveille l'espérance. Travail douloureux, mais passionnant, car il exclut le figé, il ouvre sur la vie, sur la nouveauté et l'inattendu de l'autre, sur la vérité de soi-même enfin entrevue et peu à peu acceptée. » (1)

Ces mêmes auteurs soulignent l'aspect « historique » d'un amour qui s'inscrit dans le temps et comparent les promesses de l'amour à un phare allumé au loin vers lequel le chemin à parcourir est

long. L'équilibre et l'épanouissement de chacun, surtout si le couple veut accomplir les missions auxquelles il est appelé – en tout premier lieu le développement des enfants – exige qu'il reste sur ce chemin.

La vie conjugale est un tel défi à notre égoïsme foncier que bien souvent l'on est réduit à l'alternative : « Je change ou ça craque. » (Le craquement pouvant aboutir à un *modus vivendi* sans rupture, aux conséquences tout aussi désastreuses).

Comme nous le disait un homme avisé : « La durée comporte le changement. » Refuser un engagement dans la durée, c'est se priver de ce qui fera de chacun un homme ou une femme. Prendre un engagement – le *oui* du mariage comme le *oui* du don de soi à Dieu ou le *oui* à une qualité de vie nouvelle – c'est faire face et grandir.

La finalité du couple

Enfin, la durée est étroitement liée à la question de la finalité du couple. Celui-ci n'est-il pas chargé de mission, engagé dans une « aventure à trois », selon l'expression de la jeune femme qui s'exprime plus loin ? Le troisième pôle, en quelque sorte, c'est alors Dieu pour les uns, pour les autres le but, la raison d'être du couple qui le projette en dehors de lui-même.

C'est dans cette perspective que Serge Oberkampff de Dabrun dénonce « la religion du couple, qui fait du couple lui-même une idole, qui pousse à chercher dans le couple la solution aux problèmes du couple, alors qu'elle est en dehors. » (2)

« Le cordon à trois fils ne rompt pas aisément. » Ce verset de l'Ecclésiaste (4, 12), le pasteur anglais cité ci-dessus l'a souvent pris pour thème des bénédictions de mariage qu'il a présidées. « L'essentiel, pour les chrétiens, ajoute-t-il, tient au fait que le mariage est un engagement à trois entre un homme, une femme et Dieu. » Dieu devient alors le garant de la durée et celle-ci le signe du lien mystérieux qui unit Dieu aux hommes. Le couple, fondu dans l'amour qui est aspiration à l'éternité, devient de son côté l'expression imparfaite mais réelle des promesses divines pour l'humanité.

Pour les non-croyants, la durée n'appelle-t-elle pas aussi une certaine transcendance, n'est-elle pas tout autant la garantie que le couple – premier champ d'application du monde nouveau auquel tous aspirent – sera une création utile à plus qu'à lui-même ?

**

On reconnaît l'arbre à ses fruits. Or les fruits de la durée dans la vie du couple sont précieux et abondants : un amour toujours renouvelé, la capacité de pardonner et d'être pardonné, l'espace intérieur et la confiance en l'avenir qui permettent d'aider d'autres, notamment des couples en détresse ou simplement dans le besoin, la possibilité de transmettre des valeurs essentielles aux enfants, aux petits-enfants, à tous ceux qu'à deux on trouve sur son chemin...

Certaines de ces richesses sont évoquées dans les deux témoignages qui suivent. Les autres doivent être cherchées, trouvées, travaillées par chaque couple qui *veut* la durée car, source de grandes bénédictions, elle est avant tout un choix, une décision première, la trame de tout projet de couple.

« *Le cordon à trois fils ne rompt pas aisément. Le couple n'est-il pas engagé dans une « aventure à trois ?* »

La durée est étroitement liée à la question de la finalité du couple.

(1) Revue *Tychique*, n° 35, janvier 1982.

(2) Couples d'aujourd'hui (Les Bergers et les Mages, éd.).

LIRE LES
TEMOIGNAGES
PAGES SUIVANTES

Deux témoignages

**Un couple de fiancés :
« C'est la non-durée
qui nous fait peur. »**

ELLE : La durée est pour moi une source de stabilité et de sécurité affective dont je sens que j'ai besoin pour m'épanouir. Nous en avons aussi besoin en tant que couple pour que notre don à la société puisse mûrir.

A voir le nombre des divorces, à voir ce qu'ont vécu certains amis, je me dis que je ne serais pas assez solide pour vivre sur la base du temporaire. « Ça y est, il a décidé qu'on se séparait », m'a dit un jour une amie « cohabitante ». Équilibrée et sûre d'elle-même jusqu'à ce moment-là, elle était complètement démontée.

Quand j'avais dix-huit ans, j'ai fait certaines expériences qui ont miné ma confiance. Par la suite j'ai eu peur de me marier et je m'arrangeais pour m'éclipser la première, par peur d'être « plaquée ». C'est la non-durée qui m'effrayait. Petite, déjà, je craignais que mes parents m'abandonnent. Plus tard, la fréquentation de milieux assez « flirt » m'a fait redouter le mariage.

En fait, je me marie pour répondre à un appel. La cohabitation aurait été pour moi un acte de doute. Mes expériences m'interdisent désormais de baser une relation aussi particulière que celle du couple sur la base du doute, dans la mesure où, dans la cohabitation, on continue à se demander si l'on est fait l'un pour l'autre. Tant qu'elle reste posée, cette question absorbe une part d'énergie qui pourrait être davantage disponible pour les autres. Pour se donner ensemble, en toute liberté, on a besoin d'avoir atteint le point de non-retour.

LUI : Oui, nous choisissons la durée dans le mariage. Je suis contre la cohabitation. Pour moi, c'est une question de principe, car cela touche à l'évolution de la civilisation. On constate, en étudiant l'histoire, que des structures nettes et une vie disciplinée permettent l'éclosion de sociétés fortes, créatrices, tournées vers les besoins des plus pauvres. Il s'agit pour moi de savoir si je participe à une société qui périclite ou à une société qui se construit. A partir du moment où l'on fait ce choix, les rapports homme-femme doivent être clairs.

De plus, je sens le besoin d'une qualité d'amour qui va plus loin que ce que l'on vit dans l'instant. C'est une des raisons pour lesquelles je crois au caractère unique du mariage. Celui-ci est pour moi un engagement public important. Il est la conséquence du sérieux que j'ai mis, dès le début, dans ma

proposition de mariage et que ma fiancée a mis dans sa réponse. Le jour où nous nous marierons, ce sera devant tous. Je ne vois pas notre couple se former sans qu'un engagement soit non seulement pris, mais dit.

Une aventure à trois

ELLE : J'aborde le mariage comme une aventure à trois, Dieu étant le troisième partenaire, et cela me sécurise totalement. Ce n'est plus une entreprise uniquement humaine : quand tout est bouché, il y a une sagesse supérieure à laquelle on peut se référer. C'est dans cette perspective que mon « oui » de fiancée a été un geste d'obéissance, le premier pas de cette aventure à trois. De plus, la durée me permet de ne pas désespérer dans les moments difficiles. Elle nous donne l'espace dont nous avons besoin pour apprendre, pour nous tromper, pour tomber, nous relever et recommencer. Avec la durée nous mettons de notre côté plus de chances de réussir notre relation.

Les premiers accrocs de nos fiançailles m'ont paniquée. Je me suis demandé : une relation de couple est-elle tellement vulnérable ? Est-ce que cela va craquer ? Or, nous nous étions fiancés pour la durée, ce qui m'a évité d'achopper tout de suite. Je me suis dit : Que faire pour résoudre ce problème ? Et j'ai aussitôt pensé aux solutions possibles.

Faire face au lieu de fuir

LUI : L'amour prend une vie entière pour se tisser. Je prie que notre amour ne cesse de s'approfondir, que l'arbre pousse et que ses branches grandissent. De plus, seule la durée me permet de prodiguer à celle qui sera ma femme le soin que je veux lui apporter. J'ai alors la possibilité d'affiner ma connaissance d'elle et la compréhension de ce que je peux faire pour elle.

Nous voulons la durée pour que se forment nos caractères respectifs. Nous préférons cela à la fuite devant les difficultés. C'est cela qui nous aidera à faire face aux problèmes auxquels nous serons inévitablement confrontés dans la vie professionnelle et dans nos rapports avec les autres.

A nos enfants, nous voulons offrir un îlot stable, dans un monde de moins en moins stable.

ELLE : Quand il m'a demandée en mariage, je remettais en question ma foi et l'engagement que j'avais pris vis-à-vis de Dieu. Cette demande, curieusement, s'est concrétisée sur un choix : ou bien je disais « oui » à Dieu et ce oui, dans mon cas, passait par un oui au mariage, ou bien je disais non à ce garçon et je reprenais en mains les rênes de ma vie. En fait, c'était la première fois que je prenais un engagement à vie. Jusqu'alors, j'avais vécu à la petite semaine.

*Nous voulons
la durée pour
que se forment
nos
caractères
respectifs.
Nous
préférons cela
à la fuite
devant les
difficultés.
C'est cela qui
nous aidera à
faire face aux
problèmes
auxquels
nous serons
inévitavelmente
confrontés.*

C'est comme si Dieu utilisait le projet de mariage, expérience humaine, pour concrétiser mon engagement. Dieu, je peux peut-être le boudier pendant un mois, mais un mari...

En outre, je veux être quelqu'un qui favorise la relation de mon mari à Dieu. La solidité de notre relation est ancrée là. A cet effet, ensemble et l'un pour l'autre, nous devons nous battre pour aménager dans notre vie de couple des espaces de prière et de recueillement suffisants. Nous devons aussi trouver les formes concrètes d'une discipline qui nous permette de garder le contact avec l'essentiel autour duquel nous bâtissons nos vies.

Après cinquante-quatre ans de vie commune

Lorsque, au cours de la liturgie de notre mariage, j'ai promis à mon mari de lui être fidèle dans les bons et dans les mauvais jours, jusqu'à ce que la mort nous sépare, j'ai souri intérieurement. La question ne se pose pas quand on est amoureux.

Commence le voyage en ballon. Enfermés dans la nacelle, on se regarde à travers un halo, sûrs du bonheur qui, évidemment, durera toujours.

Par ci, par là, tout de même, il y a une découverte désagréable. Oh, il aurait ce défaut ? Mais on ne s'y attarde pas. On forme le meilleur couple du monde, les petits heurts de caractère sont normaux et, d'ailleurs, ils se terminent toujours bien.

Quand la grande crise éclate, après quatre ans, le ballon se dégonfle et c'est la chute sur un sol dur. On cherche désespérément l'image perdue et l'on se retrouve face à une caricature.

Je vois « l'autre » tel qu'il est et, du même coup, je me sens frustrée, trahie, coupable de ne pas avoir su l'aider. Mais je suis loin de voir ma propre caricature.

Honnêtement, nous faisons le point et recommandons. Jamais l'idée d'une séparation ne nous effleure. La conception du mariage dans notre milieu chrétien et bourgeois rend impossible sa remise en question. Et notre espoir de surmonter les difficultés et d'approfondir notre amour est réel.

Après notre première rencontre avec le Réarmement moral, nous prenons la décision d'essayer de « changer », chacun de son côté, et d'être honnêtes, totalement, l'un avec l'autre.

Une base solide est trouvée mais l'égoïsme n'est pas pour autant vaincu ni la volonté propre brisée. Il faut un travail en profondeur, une redécouverte du Dieu vivant. Cela prendra... toute la vie.

A chaque crise, il faut recommencer, se dire les choses, demander pardon et pardonner, prendre des décisions ensemble, découvrir les vrais problèmes.

C'est vrai, il est enfant de divorcés et il a vécu sans père. Moi-même, je porte en moi le souvenir douloureux de nombreuses disputes entre mes parents. Etre clairvoyant là-dessus aide.

Quand chacun combat ses propres démons plutôt que ceux des autres, il se passe des merveilles.

Accepter l'autre totalement différent, l'aimer tel qu'il est, devient un des buts de ma vie et, curieusement, la donnée principale de toute relation. En effet, ce qui se passe à l'intérieur du couple se projette à l'extérieur. Nous sommes des vases communicants, non seulement avec non enfants, mais avec tout notre entourage.

Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que le véritable amour peut naître, celui qui nous fait grandir, mûrir, non plus fermés sur nous-mêmes, mais ouverts aux problèmes des autres et du monde, simplement désireux d'être des témoins d'une vie autre, celle que chacun, tout au fond, désire.

Tout ce qui précède est la trame de la durée. Si elle n'est pas inscrite dans le projet initial, elle peut devenir insupportable.

Il y a des facteurs qui la soutiennent, la rendent bénéfique, d'autres qui la menacent. Beaucoup sont tentés de jeter le manche après la cognée dès les premières difficultés, par peur des crises et des remises en cause.

L'indifférence et l'habitude sont des dangers sournois qui peuvent prendre la place de l'amour créateur. Et l'influence de certains psychologues qui ignorent le péché et la responsabilité personnelle rendent plus difficiles les réconciliations.

Les intérêts communs, les enfants et leur devenir, un engagement de chacun pour faire triompher la souveraineté de Dieu dans nos vies et autour de nous forment la base d'un bonheur réel et durable. La durée permet aussi la transmission de nos valeurs aux générations suivantes. C'est une des grandes joies du couple.

Quatre pleines saisons

Ne craignons donc pas la durée. Elle est indispensable pour la production du fruit. Il faut des années avant qu'un pommier ne donne une récolte abondante et quatre saisons pour qu'une pomme fasse le délice des yeux et du palais.

Fidélité, bonté, patience, amour, sont les attributs de Dieu. Dans la bible, le mariage est l'image de la relation de Dieu avec son peuple. Nous ne pouvons pas imaginer Dieu rompant sa fidélité ni trahissant son amour ! Son projet initial, quand il a créé le couple, est un projet durable. Notre sécurité est dans ce projet et dans la promesse qu'il contient.

Après cinquante-quatre ans de vie commune, nous sommes émerveillés par le long chemin parcouru. Dans le brouillard, l'orage ou le soleil, nous avons traversé les alpages riants, frôlé les abîmes, glissé sur les pentes pierreuses, découvert des sommets inattendus, goûté des haltes réconfortantes pour aboutir dans une vallée fraîche et paisible. Maintenant le soleil couchant projette ses rayons sur cette longue route et nous rappelle qu'à travers bonheur et malheur, Dieu a réalisé son projet initial et tenu sa promesse.

*Si la durée
n'est pas
inscrite dans
le projet
initial, elle
peut devenir
insupportable.
Et elle est
indispensable
à la
production
du fruit.*

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

Au Cameroun

Une projection, le 25 mars dernier, du film *Hommes du Brésil*, à Douala a rassemblé près de cent personnes. La radio avait annoncé la représentation.

Une soirée avec le film africain *Liberté* avait été organisée en janvier à Yaoundé. L'initiative de ces deux événements revient à des membres de la délégation camerounaise de onze personnes qui avait participé l'été dernier à la rencontre africaine de Caux.

Canada : au Salon de la Jeunesse

Pour la semaine de l'unité des chrétiens, à la demande du Comité œcuménique du diocèse de Québec, l'équipe du Réarmement moral a présenté une double lecture animée de la pièce *l'Echelle*, l'une en anglais et l'autre en français, simultanément dans deux salles. La lecture était suivie de trente minutes d'échange. Puis les deux groupes ont terminé la soirée par une prière en commun. Le clergé local a demandé d'autres lectures.

Quelques jours plus tard, un stand du Réarmement moral figurait parmi les deux cents autres du Salon de la Jeunesse de Montréal : les organisateurs du salon souhaitaient qu'il y ait une note de spiritualité dans une manifestation où, en dix jours, plusieurs dizaines de milliers de jeunes viennent se divertir mais aussi chercher leur voie.

Huit députés se sont arrêtés au stand ainsi que d'autres per-

sonnalités politiques et des représentants des Eglises. Ces dix jours ont permis de présenter le Réarmement moral au grand public.

Société multiraciale en France...

Que peut faire le simple citoyen, dans son quartier, sur son lieu de travail, dans sa région, pour que la société multiraciale qui est désormais celle de la France soit satisfaisante pour toutes ses composantes ? Telle est la question que se sont posée les participants à une table ronde réunie le 14 avril dernier à la maison du Réarmement moral, à Boulogne-Billancourt. Parmi les cinquante personnes présentes, on comptait des immigrés et des réfugiés de neuf pays d'Asie et d'Afrique. La journée a permis un large échange de vues, mais aussi un partage d'expériences concrètes faites sur le terrain, que ce soit dans les grands ensembles, dans la vie scolaire ou au sein d'organismes d'accueil des étrangers. L'invitée d'honneur de cette journée était Mme Charis Waddy, d'Oxford, islamologue et auteur de deux ouvrages sur le monde musulman.

... et en Australie

Une réunion du même type a eu lieu à la maison du Réarmement moral à Melbourne, en Australie. Le commissaire général aux Relations intercommu-

nautaires, M. Jeremy Long, après avoir décrit les frustrations des moins nantis, notamment des aborigènes, et les tensions dues à la présence d'immigrés, a mis chaque participant en demeure d'y remédier.

M. Chantarasy, ancien secrétaire d'Etat laotien aux Affaires étrangères, a raconté les circonstances dans lesquelles sa femme et lui-même avaient été l'instrument d'une réconciliation entre des compatriotes hmongs, issus d'une tribu méprisée des Laos mais réfugiés comme eux dans le même pays, et d'autres Laos. « Si nous n'avions pas appris à nous pardonner l'un l'autre, cela eût été impossible », a conclu Mme Chantarasy.

Le directeur d'une école de Melbourne, conscient des tensions entre les élèves dont 75 % ne parlent pas anglais chez eux, a organisé dans son établissement une *journée pluri-culturelle*, au cours de laquelle chacun était invité à s'identifier pleinement à son pays d'origine.

L'homme et l'innovation

Echange animé, le 17 mars dernier, dans la maison du Réarmement moral à Boulogne-Billancourt, lors d'une des réunions rassemblant à intervalles réguliers partenaires de l'industrie et de la vie économique du pays. A la soixantaine de participants français, chefs d'entreprises, cadres supérieurs, étudiants de grandes écoles, s'étaient joints les membres du comité d'organisation des sessions intitulées « L'homme et l'économie », qui se déroulent annuellement à Caux.

Le thème de la journée : l'innovation, étant bien entendu qu'il s'agissait de l'innovation « dans nos modes de pensée et dans nos comportements. Un autre regard, un autre discours, un autre agir ne permettraient-ils pas de déboucher sur une société renouvelée ? »

« Nous avons une attitude nouvelle à adopter vis-à-vis de tous ceux qui sont rejetés de la société active et qui en sont très malheureux, voire à la limite de la désespérance, a déclaré M. Luis Richard, un des responsables de l'Agence française pour la maîtrise de l'énergie. Certes, ils ont les moyens de

vivre, mais l'on n'a pas encore abordé la façon de leur permettre d'être et de se considérer comme utiles à la société. »

Pour M. Philips, ancien P.D.G. de la célèbre société néerlandaise, le changement est inhérent à la vie. « Dans notre société, a-t-il ajouté, nous avons toujours favorisé la promotion de nouvelles fabrications. Mais nous devons promouvoir tout autant d'innovations dans nos rapports sociaux et dans la façon dont nous traitons les gens. Ceux d'entre nous qui occupent des postes de direction dans nos entreprises doivent avoir un but et une conception de l'entreprise assez vastes. Il ne s'agit pas seulement de créer de la richesse, mais aussi de créer une société nouvelle. »

De nombreux autres intervenants ont souligné la primauté des motivations claires et de relations humaines saines pour rendre acceptables et fiables les innovations technologiques.

« Ce que j'aime à ces rencontres, a déclaré une jeune femme, syndicaliste C.F.D.T. et déléguée du personnel d'une importante M.J.C. de la région parisienne, c'est que j'y rencontre des gens qui ne sont pas de mon environnement habituel. Quand j'en ressors, je ne peux plus dire n'importe quoi sur la classe sociale que je n'ai pas l'habitude de fréquenter. »

Caux 84

Des médecins et des personnes attachées aux professions médicales dans divers pays d'Europe viennent d'annoncer qu'ils organisent une session sur les questions de santé dans le cadre des rencontres de Caux. Placée sous le titre « La santé dans un monde en conflit », cette session se tiendra du 18 au 22 juillet prochains. (1)

Le 20 juillet, le professeur B. Staehelin, psychiatre, consultant pour la médecine psychosomatique à l'hôpital universitaire de Zurich, donnera une conférence sur le sujet : « L'anxiété, cause de la maladie - la confiance et la foi, sources de guérison. »

(1) Des invitations sont disponibles au secrétariat des conférences, Réarmement moral, 1824 Caux, Suisse.



Au stand du Salon de la Jeunesse

L'art par le chemin du cœur

Une journée avec Lisa Jäggli, à Winterthour

C'est un privilège que de rendre visite à Mme Lisa Jäggli, à Winterthour. En nous guidant à travers les pièces de la villa Flora, elle nous fait découvrir non seulement l'admirable collection d'impressionnistes, de fauves et de nabis rassemblés par sa mère, Madame Hedy Hahnloser, mais aussi revivre une époque qu'elle a bien connue et entrer dans la familiarité de peintres qui n'étaient pas encore célèbres et qui cherchaient leur voie difficilement.

Avec quelle vivacité Mme Jäggli ne grimpe-t-elle pas, vingt fois par jour, les escaliers de bois polis comme des vieux meubles qui mènent au premier étage. Le matin où je lui ai rendu visite, elle avait déjà fait les honneurs de sa collection à un peintre et sa femme et achevait de les renseigner dans son salon. Quand je la quittai, l'après-midi, elle déchiffrait et mettait au net avec l'une de ses filles quelques-unes des lettres d'artistes qui remplissent encore les tiroirs des commodes.

— Parlez-moi de votre mère, Mme Jäggli : qui était-elle ? Comment a-t-elle pu rassembler tant d'œuvres d'impres-

par Hélène Guisan-Démétriadès

sionnistes et de nabis au moment même où elles voyaient le jour ?

— Ma mère était une femme remarquable, aimée et respectée de tous, passionnée non seulement de peinture, mais aussi des peintres qu'elle soutenait avec mon père de mille façons et dont ils se faisaient tous les deux des amis. En 1895, à 22 ans, elle obtient de ses parents la permission d'aller suivre des cours à l'Académie des Beaux-Arts à Munich. Elle y découvre avec émerveillement les tendances nouvelles de la peinture et prend conscience de l'ignorance des peintres suisses en matière d'art moderne. Elle rêve d'introduire en Suisse les œuvres de grands artistes, capables d'inspirer et de renouveler la vision des peintres de son pays.

C'est avec mon père, médecin oculiste, qu'elle réalisera peu à peu son projet. Durant des années, ils reçoivent ensemble tous les mardis pour le café un petit

groupe d'amis, membres du comité de la société des Beaux-Arts, qui discutent l'art et le futur musée qu'ils veulent créer à Winterthour. Il y a là un cousin industriel, Richard Bühler, président de la société, l'architecte du futur musée, M. Rittmeyer, et le conservateur. Mon père sert de secrétaire.

Les nabis à Winterthour

En 1916, on inaugure le musée de Winterthour avec une exposition d'art suisse, suivie d'une exposition d'artistes français. Nous attendons chez nous Bonnard, Maillol, Roussel, Manguin, Vallotton, C'est la guerre : ils arrivent avec quinze jours de retard.

Ma mère a toujours ouvert sa maison aux artistes. Elle l'a fait à la villa Flora comme plus tard dans le midi de la France, où elle devait passer une partie de l'année en raison de sa santé délicate. Elle avait choisi d'habiter Cannes, à mi-distance des ateliers de Vallotton et de Bonnard. Par amour pour elle, mon père abandonna l'ophtalmologie, qui ne pouvait s'accommoder de tant d'absences.

— Auriez-vous un portrait d'elle à me montrer ?

— Oui, mais pas ici, malheureusement. Mais voici trois bustes sculptés à des époques diverses.

— Qu'ils ont l'air différents ! C'est la sculpture de Marino Marini que je préfère. Il a saisi la noblesse du visage. Ces yeux qui aimaient tant les formes et les couleurs du monde, comme ils regardent intensément au-dedans !

Et vous-même, Mme Jäggli, avez-vous peint aussi ? Quel est votre rapport avec la peinture ?

— Au départ, je ne crois pas que je m'y intéressais spécialement. J'admirais tellement ma mère que je n'avais pas l'impression d'exister. C'est en mon frère, qui allait devenir un brillant historien d'art, que ma mère se retrouvait pleinement. Elle l'a envoyé une fois, alors qu'il avait vingt ans, acheter un Van Gogh à Amsterdam. Moi, j'étais l'enfant rebelle et difficile, en réaction contre ma mère qui, s'étant vouée à la peinture et aux peintres, trouvait tout naturel que je l'assiste et exécute toutes sortes de travaux pour elle.



Mme Jäggli avec ses invités

Non, ce qui m'intéressait, à vingt ans, c'était l'éducation. Dans l'espoir de m'aider à résoudre mes problèmes, mon père me permit de m'inscrire au cours de psychologie de l'Institut Rousseau, à Genève. Ma mère avait besoin de moi et mes études restaient précaires. Chaque semestre, je devais obtenir une nouvelle permission de les poursuivre. La psychologie, loin de me rendre plus facile à vivre, comme l'avait espéré mon père, aiguïsaït mon sens critique à l'égard de mes parents.

— Et pourtant, vous avez repris le flambeau ! Vous voilà, soixante ans après, face au même défilé de visiteurs, telle que votre mère vous aurait voulue. Comment avez-vous donc fait ?

Des impressions bouillonnantes

— Eh bien, en 1935, un cousin et un ami nous invitent, mon mari et moi, à une rencontre des Groupes d'Oxford à Zurich. J'en ressors bouillonnante d'impressions que je voudrais partager tout de suite avec mon mari. Mais il se tait obstinément. Arrivés à la Bahnhofstrasse, à Zurich, il s'arrête devant la boutique d'un horloger et semble s'abîmer dans la contemplation de montres-bracelet. Je m'impatiente, il me sort alors en vrac tout ce qu'il pense de moi, de notre vie commune. J'en reste saisie, je croyais que tout allait si bien entre nous. Qui domine ignore souvent tout des sentiments de l'autre. C'est à partir de là que j'ai commencé à ouvrir les yeux sur moi-même et à transformer mes rapports avec mes proches, mon mari et mes enfants, mais pas encore avec ma mère.

Quelque temps plus tard, à Adelboden, à la fin d'un service religieux, je suis restée assise dans l'église et j'ai pleuré comme une enfant. J'ai entendu une voix me dire clairement : « Cesse donc de suivre toujours ta mère ! Tu n'es plus son enfant. Tu es la femme de ton mari. »

Nous avions une petite fille de quatre ans, très rétive. Elle avait un tic qui m'ennuyait beaucoup. Je consultai un psychologue : « Combien de temps ma fille doit-elle rester dans ce home pour qu'elle aille mieux ? — Jusqu'à ce que vous alliez mieux vous-même, madame ! » Cette réponse me fit réfléchir et le tic disparut !

L'écoute de la voix intérieure, la recherche quotidienne de la volonté de Dieu m'ont permis de me libérer de mes frustrations d'adolescente, de créer peu à peu une relation d'adulte avec ma mère. J'ai appris à lui résister quand il le fallait et à chercher ce qui était juste pour toutes les deux.

La lettre d'excuses

— Avez-vous continué à fréquenter les Groupes d'Oxford ?

— En 1936, nous sommes invités à un grand rassemblement à Ollerup, au Danemark. Quinze mille personnes se retrouvent dans une salle de sport. J'étais partie contre la volonté de mes parents. C'est de là que je leur écris une lettre d'excuses pour ma révolte et mon amertume à leur égard et je donne raison à mon père sur un point précis.

A notre retour, j'apprends que ma mère souffre à Cannes d'un zona très douloureux. Je veux voler à son secours. Elle refuse durement : « Reste où tu es, tu as déjà quitté tes enfants, nous n'avons pas besoin de toi ! » Même refus de mon père au téléphone. J'obéis tout de même à ma conviction. J'arrive le jeudi à Cannes. Mon père meurt le dimanche d'une attaque. Je puis soutenir ma mère désespérée. J'apprends aussi que ma lettre d'excuses a poussé mon père à aller se confesser à un prêtre catholique peu de jours avant sa mort. Il avait totalement rompu avec son Eglise depuis son mariage avec une protestante !

— En quoi consistait votre activité avec les Groupes d'Oxford, puis le Réarmement moral ?

— Notre maison était ouverte aux nombreuses rencontres et aux réceptions qui suivaient les pièces de théâtre du Réarmement moral données dans notre ville. Dans l'après-guerre, notre maison a servi de relais aux Allemands se rendant à Caux. Je suis même montée sur les planches et j'ai joué neuf fois de suite à Winterthour, à Dubendorf et à Zurich, devant 5 000 personnes, le rôle d'une mère autoritaire qui réussit, un jour, à changer !

— Comment êtes-vous revenue à la villa Flora ?

— Ma mère est morte en 1952. J'avais hérité d'une partie de la collection et je me demandais quelle était la volonté de Dieu : renoncer à la collection ou m'en servir pour Lui ? Je ne savais pas ce qui m'était demandé. Alors que je réfléchissais, mes yeux sont tombés sur ce Van Gogh que vous voyez là, *le Semeur*, debout sur ce grand champ. Ce n'est pas la terre nue que le semeur contemple, en travaillant, mais tout l'or de la moisson. Le résultat est déjà là, dans son regard. « Si vous voulez aider un homme à changer, voyez-le d'avance tel qu'il sera quand Dieu aura fait son œuvre, » disait Frank Buchman.

Ce tableau contenait un message pour les hommes. Il me ramenait à ma propre vérité, à ce que je désirais faire pour les gens.

— Quel est le rôle de la peinture ?

— Ma mère croyait que le grand art pouvait améliorer l'humanité. Elle aidait les artistes à être honnêtes, purs et authentiques dans leur art, fidèles à eux-mêmes et à leur objet. Certains en ont voulu à ma mère pour ses critiques. Mais combien de lettres témoignant d'une amitié profonde !

Chaque peintre a sa vision du monde à nous communiquer. Voyez cette enfant de Van Gogh, assise dans une prairie en fleurs : on peut n'y voir que la poésie de l'enfance, une fraîcheur printanière, mais regardez ces lèvres serrées, ces petites mains qui tiennent l'orange de toute leur force ; les doigts mêmes sont retournés, tant l'orange est lourde ! N'est-ce pas notre esprit de possession qui s'exprime ainsi ? L'œuvre est fidèle à l'intention créatrice du peintre. »

Une longue histoire d'amour

Je refais seule le tour de la maison : est-ce moi qui regarde le portrait de Cézanne ou lui qui me scrute ? Les fleurs mystiques d'Odilon Redon flottent autour du front de la jeune fille comme des nuances de ses pensées. Adam et Eve émergent lourds et confus du limon originel. Et voici l'arrogant chapeau à plumes qui couvre la nudité transie du modèle de Vallotton. Ployant sous son ballot de linge, la lessiveuse de Daumier n'en finit pas de pousser son enfant devant elle — ou est-ce lui qui la fait avancer ?

C'est une longue histoire d'amour qui se raconte d'une pièce à l'autre et couvre presque un siècle. Ces œuvres ont été conçues dans l'amour, créées dans le doute, l'effort, la jubilation. Elles ont été accueillies par une femme, aimées et portées comme des nouveau-nés dans un monde froid.

Une autre femme les a gardées rassemblées pour nous. Mais afin que la peinture devienne pour elle aussi l'instrument d'une vocation, Lisa Jägglï a dû remonter plus haut que l'art jusqu'à la source première de tout amour et de toute créativité. Elle s'y est lavée de l'amertume et a trouvé sa propre façon d'aimer.

Elle sert la peinture sans y être asservie, sans non plus s'en servir comme tant d'autres pour en tirer richesse ou vanité. La peinture est pour elle un lieu d'échange et de communion entre les hommes. A sa façon discrète, elle introduit chaque visiteur au sens profond de l'œuvre qui le révèle à lui-même et le relie silencieusement à l'esprit.

Trois questions aux lecteurs de « Changer »

Les réponses de nos abonnés

Grandes furent la joie et la satisfaction de notre équipe de rédaction en recevant et dépouillant les réponses qu'un bon nombre d'entre vous nous avez adressées avec leurs listes pour la promotion 1984.

ECRIVEZ-NOUS, ECRIVEZ VITE !

Presque tous, vous nous réclamez un courrier des lecteurs. Le lancement de ce questionnaire nous a permis de l'obtenir, en tous cas d'amorcer la pompe. Car nous ne demandons pas mieux, mais ne pouvons pas ouvrir cette rubrique régulièrement... faute de lettres. Il faut dire aussi que votre courrier devrait nous parvenir entre le 12 et le 15 du mois de parution pour que nous puissions le publier dans le numéro suivant. Au-delà de cette date, l'écart entre l'article et la lettre qui y répond est trop grand. Cela devrait être faisable puisque les meilleures lettres sont celles qui sont écrites sur le champ, lorsque l'impression est encore vive, la colère pas encore éteinte, l'enthousiasme toujours grand...

« Y aurait-il parmi le courrier des lecteurs, nous écrit un Parisien, des questions qui permettraient à tous de comprendre que tout le monde a les mêmes doutes et les mêmes hésitations, les mêmes peurs ? En effet les exemples de changement sont souvent écrasants tellement ils sont magistraux. »

Pourtant, la plupart de vos lettres disent votre appréciation des exemples vécus. « Bravo pour *Dans la Mêlée*, il en faudrait un dans chaque numéro ! » écrit un lecteur de Normandie, tandis qu'une lectrice, également de Normandie, ajoute : « Continuez à nous encourager à changer par vos témoignages concrets ! »

Dans le même ordre d'idées, un abonné parisien nous écrit : « *Changer* transmet un espoir que je trouve excellent. La vieille formule : « Il faut changer les hommes pour que les choses changent » est restée longtemps une excuse pour ne rien faire. *Changer* – et le Réarmement moral – la prend au sérieux. »

ET MERIDIEN ?

Nous vous demandions également s'il fallait renvoyer Méridien et engager un autre éditorialiste. Ce fut un beau tollé de protestations. « D'accord avec Méridien, qui est l'expression française du Réarme-

ment moral » (!) écrit un Lorrain. « Méridien doit continuer, c'est la première chose que je lis », écrit un autre. Une seule note contraire, mais le lecteur précise : « Il faut absolument *changer* Méridien, ce qui ne veut pas dire le renvoyer. Il faut passer du civisme au changement personnel, national et mondial. » Nous tâcherons d'en tirer de la graine, car l'argument est de poids.

Nos articles de réflexion – placés généralement au milieu du numéro sur une double page – suscitent la controverse. Vous être quelques-uns à les trouver « trop fouillés », « trop intellectuels ». D'autres, au contraire, les trouvent « pas assez fouillés ». Dilemme d'une équipe de rédaction qui s'adresse à un public extrêmement varié !

« L'article de « spiritualité » du milieu, écrit une lectrice d'Orléans, est pour moi une source de réflexion personnelle qui alimente mes moments de méditation. » Un autre abonné désire « que chaque numéro présente un article d'approfondissement sur les principes et l'application du changement ». Par contre, un correspondant de la région lilloise estime que « les thèmes choisis pour les pages centrales sont souvent indigestes et trop théoriques » et ajoute : « Personnellement, je préfère le vécu ».

Vous êtes nombreux à nous demander plus d'articles sur la France, la Suisse, la francophonie, bref sur les pays de langue française où *Changer* est diffusé et où le Réarmement moral est à l'action. Il est vrai que nous pourrions mieux faire dans ce domaine. Nous ne sommes peut-être pas assez vigilants. Mais n'est-ce pas là aussi un secteur où nos lecteurs pourraient nous fournir le meilleur matériel ? A vos plumes, donc, et faites-nous savoir ce que vous vivez et les actions dans lesquelles vous êtes engagés.

FAITES-VOUS TOUT POUR CHANGER ?

La plupart d'entre vous avez eu l'humilité de dire : Non, trop peu, nous pourrions faire beaucoup plus. « La paresse et la négligence de lecteurs passifs comme moi vous laissent tout le travail, écrit une lectrice. On devrait pouvoir extraire de notre sous-sol des tas d'histoires intéressantes. »

Quelques autres réponses reçues

CHANGER m'est un ami. Dans la mesure où il s'alimente à la bonne source, il rayonne un dynamisme sur la route de la vie, ce qui est précieux.

J'utilise les histoires de changement avec les jeunes de 14 à 16 ans que j'ai en classe de catéchèse.

CHANGER est pour moi un soutien, une preuve qu'il ne faut pas se décourager de l'humanité.

Les articles demandent à ne pas être lus rapidement, mais à être étudiés, avec prise de notes. Ensuite, on a des idées, des expériences à citer à ceux qu'on rencontre.

Merci de mettre dans chaque numéro : « Que veut le Réarmement moral ? »

Une poésie de temps à autre, pourquoi pas ?

Les articles d'information pure, sans but idéologique ou perspective de changement sur un pays ou une ethnie me paraissent valables. Sans la lecture de CHANGER, je ne saurais pas toujours que dire aux étudiants étrangers que je reçois chez moi.

Pourquoi mettre dans CHANGER des articles (par exemple celui de juin 1983 sur le nouveau gouvernement australien) que l'on peut lire dans nos quotidiens ?

Abonnée depuis quelques mois, j'apprécie les rubriques de CHANGER, mais je n'ai pas encore senti le besoin de vous écrire mon opinion. C'est fait. Merci d'apporter autre chose.

CHANGER doit être un levain, pas un bulletin.

Il y a aussi cette remarque d'un ingénieur suisse, qui a le sens des réalités : « J'ai relevé la liste des abonnées dans ma région et vous transmets une liste de quinze noms pour la promotion 1984. » Et celle d'un abonné de la région parisienne qui relève le double sens de la question : « Nous faisons tout pour changer, *Changer* nous y aide. »

Merci donc à tous ceux qui ont rempli ce questionnaire. Notre vœu le plus cher, c'est que ce ne soit qu'un début et que nous recevions assez de courrier pour entretenir une rubrique régulière de dialogue avec nos lecteurs.

L'équipe de rédaction

Couverture : « Le Roi et la Reine », sculpture de Henry Moore (photo de Henry Moore).

PHOTOS : New World News : pp. 4 et 5 ; Helen Osteso : p. 7 ; Alan Weeks : p. 5.

ELECTRICITE DE FRANCE: DES HOMMES AU SERVICE DES HOMMES

Electricité de France met toute sa capacité industrielle et commerciale au service de la nation : elle produit et distribue l'énergie de l'indépendance nationale. Mais Electricité de France n'est pas seulement une entreprise industrielle et commerciale, c'est aussi un service public. 25 millions de clients qui représentent l'ensemble de la population française. Ce service, dont la continuité doit être rigoureusement assurée, exige des relations suivies avec la clientèle et une exacte appréciation de ses besoins.



ELECTRICITE DE FRANCE 